

ŒUVRES COMPLÈTES

DE

LAMARTINE

---

TOME QUARANTIÈME

— 64

À

ŒUVRES COMPLÈTES

DE

LAMARTINE

PUBLIÉES ET INÉDITES

---

MÉMOIRES POLITIQUES

IV

---

TOME QUARANTIÈME

---

PARIS

CHEZ L'AUTEUR, RUE DE LA VILLE-L'ÉVÊQUE, 43.

M DCCC LXIII

À

MEMOIRES POLITIQUES

IV

# MEMOIRES POLITIQUES

---

## MA VIE POLITIQUE

---

### LIVRE VINGT ET UNIÈME

I

C'est ainsi que je descendis du pouvoir après ma victoire sur l'émeute, comme j'y étais monté après la victoire de l'émeute.

Je dis sincèrement après ma victoire sur l'émeute; car, si je ne dois point mentir par vanité, je ne dois point non plus laisser mentir l'histoire par fausse modestie. La victoire des journées de juin était en grande partie ma victoire; car seul j'avais prévu la bataille, seul j'avais organisé le combat.

En me refusant à accepter de l'Assemblée impatiente la dictature, j'avais mis très-habilement la France en cause au lieu de moi-même. J'étais bien sûr que la France ne s'abandonnerait pas elle-même devant les socialistes, et qu'à un jour donné je la rendrais invincible. Cette conviction était le secret de mon refus. Par mon acceptation, j'aurais mis contre moi non-seulement les socialistes, mais la moitié au moins des républicains jaloux et mécontents; ils auraient grossi l'émeute de juin de tous les éléments politiques qui les suivaient, au lieu de grossir les éléments de la défense, ce qu'ils firent avec un zèle unanime : j'en atteste la loyale conduite de M. Ledru-Rollin pendant le combat.

J'avais choisi seul, nommé et fait venir, à l'insu de mes collègues, excepté de M. Flocon, le général Cavaignac, le seul homme militaire peut-être qui, par sa renommée de républicain, pût inspirer confiance aux républicains et les rallier à l'ordre. Je l'avais reçu à Paris, je l'avais présenté au gouvernement provisoire avec l'autorité du fait accompli; je lui avais fait concéder tous les titres du pouvoir militaire par M. Arago, mal entouré au ministère de la guerre, homme de bien, mais homme d'hésitation, qui donnait trop de jeu aux mauvais partis. Je l'estimais, mais je ne pouvais pas m'y fier dans un jour de lutte décisive. Je me souvenais du 15 mars, où il était arrivé à l'hôtel de ville avec Ledru-Rollin, et en prenant avec le peuple à demi insurgé le parti de Ledru-Rollin, menaçant ce jour-là contre nous. Je me souvenais de la journée du 16 avril, où il s'était retiré seul dans une mairie de Paris, au lieu d'être à son poste soit avec moi à l'hôtel de ville, scène de la lutte, soit au ministère des finances avec mes collègues

apostés en réserve par moi. Je me souvenais de la destitution du brave général Subervie obtenue à mon insu, et de son remplacement par M. Arago et son état-major, mesure que je désapprouvais fortement, contre laquelle j'avais proposé à Subervie de protester en le rétablissant, que Subervie avait refusée, mais que j'avais déplorée et qui ne pouvait m'inspirer que défiance.

L'arrivée du général Cavaignac à Paris destituait de fait l'état-major de M. Arago. J'avais informé confidentiellement le général de cette défiance, et je lui avais fait remettre tous les pouvoirs sans consulter personne. Le retour à Paris du général Cavaignac et cette concentration de tous les pouvoirs militaires entre ses mains avaient été presque le seul acte de dictature que je me fusse permis pendant le gouvernement provisoire. Je l'avais entretenu confidentiellement tous les jours des dangers prochains et de la rentrée successive de l'armée dans Paris. J'avais calculé avec lui, étape par étape, le nombre de troupes qui nous était nécessaire pour faire face partout aux éventualités les plus sinistres. J'y avais fait ajouter, peu de jours avant les journées de juin, par le conseil exécutif, un camp de vingt mille hommes aux portes de Paris, et le commandement de la garde nationale. On n'a qu'à consulter le procès-verbal de la commission exécutive, on verra authentiquement que le nombre de troupes décerné et imposé au généralissime se composait de cinquante-quatre mille hommes de ligne, infanterie, cavalerie, artillerie; plus, le camp de vingt mille hommes sous Paris; plus, enfin, deux cent mille gardes nationaux, sur lesquels on pouvait au moins en compter soixante mille pour le combat. Ma confiance était absolue et entière. Interrogé secrètement par moi-même, jour par